

PHAS

Projet d'histoire de l'activisme sida

Transcription d'entretien 2016.003

Sujet :	Penny Pattison
Entretien réalisé par :	Alexis Shotwell et Gary Kinsman
Endroit :	Montréal, QC
Date :	5 février 2016

5 février 2016

Personnes présentes : Penny Pattison – PP
Alexis Shotwell – AS
Gary Kinsman – GK

[DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION]

AS : Comme je l'indique toujours au début de nos entretiens, nous sommes le 5 février et nous nous entretenons avec Penny Pattison à Montréal.

GK : Nous commençons toujours par demander aux gens de se rappeler la première fois où ils ont entendu parler du sida. Quels sont tes souvenirs?

PP : C'était vers le milieu des années 1980... Ouais, c'était le milieu des années 1980 et l'ensemble des renseignements en circulation à l'époque n'étaient pas particulièrement clairs ou utiles. C'était une situation très inquiétante que personne ne semblait être en mesure d'expliquer. Nous étions tous terrifiés.

AS : Tu étais alors à Montréal?

PP : Ouais – je me souviens que j'écrivais probablement pour le *McGill Daily*, un journal qui faisait office de publication étudiante gauchiste. Nous avons fait un reportage sur la situation lors que tout cela commençait à se tramer – peut-être en 1986? Nous l'avons fait car ce sentiment de peur régnait, que la maladie tuait des gens et que personne ne savait exactement ce qui se passait. Les gens avaient besoin de plus de renseignements afin de prendre des décisions éclairées et responsables. Voilà la première fois où j'en ai entendu parler.

AS : Tu étais donc à l'université?

PP : Oh mon dieu, j'avais 18 ans ou quelque chose du genre. Ouais.

AS : Super.

GK : O.K. Quelles étaient donc tes sources de renseignement en matière de VIH avant le début de tes activités militantes?

PP : Enfin, à cette époque, c'était absolument à travers des publications telles que la *Associated Press* et la presse étudiante. J'ai commencé à m'impliquer avec la communauté politique montréalaise peu de temps après, donc je consultais également des publications de petite envergure telles que des magazines et des journaux. Ce n'était absolument pas par l'entremise de sources médicales, scientifiques ou gouvernementales officielles – toutes ces

agences dont les gens veulent tirer leur information. Il s'agissait absolument de ressources communautaires et *underground*.

GK : Il y a donc un changement qui s'opère; après avoir constaté la présence du sida et du VIH, les gens réalisent qu'ils peuvent se rassembler afin d'organiser une riposte collective. Te souviens-tu d'avoir eu vent de l'activisme anti-sida – peut-être celui qui prenait place du côté des États-Unis?

PP : Absolument. Je dirais que la réponse montréalaise fut plutôt tardive – certainement en dressant une comparaison avec des villes telles que New York, San Francisco ou même Toronto. Dans l'ensemble, nous avons commencé à formuler une riposte et Réaction SIDA avait pris forme quelques mois auparavant – pas entièrement en raison de cet événement, mais il s'agissait d'une raison importante – car cette conférence prenait place dans notre ville. Nous constatons le besoin d'avoir une multitude de voix présentes et une participation importante sur le terrain. Montréal n'avait pas vraiment de structures en place afin de permettre aux gens de s'organiser avant cette période. Tout s'est concrétisé dans les mois précédant la conférence.

AS : Mais avais-tu déjà des connexions? Étais-tu une gauchiste? Étais-tu une anarchiste? Où te situais-tu sur le plan politique?

PP : Bien, j'avais été membre du collectif anarchiste du Café Commune pendant quelques années avant ces événements. J'ai aussi travaillé à la Librairie Alternative – qui se trouvait à être la librairie anarchiste – donc j'étais également membre de ce collectif à l'époque. Nous avions évidemment beaucoup de journaux et de *zines*, donc il s'agissait d'une bonne source d'information alternative.

GK : Comme la plupart des gens avaient déjà une certaine expérience politique ou militante avant de s'intéresser à l'activisme anti-sida, nous demandons habituellement aux individus que nous rencontrons de nous dire ce qu'ils croient avoir apporté avec eux en termes de connaissances lorsqu'ils ont intégré ce milieu?

PP : Il y avait définitivement cette communauté à laquelle j'appartenais qui voulait formuler une riposte afin d'adresser le manque d'information et d'action gouvernementale entourant la crise. Je dirais que nous étions très jeunes, que tout cela était très nouveau pour nous, que nous étions toujours en train d'approfondir nos connaissances en matière de VIH et de sida et que nous apprenions en cours de route. Au fur et à mesure que le groupe s'agrandissait et se diversifiait, des gens possédant différents niveaux d'investissement y apportaient leurs contributions individuelles. Mais nous apprenions au fur et à mesure – je dirais que notre expérience préalable nous a peut-être simplement permis d'intégrer le milieu activiste, de disposer de ressources qui s'avéraient utiles et d'avoir des endroits où... nous rencontrer et mener des efforts de sensibilisation.

AS : Je crois qu'il y a quelque chose de vraiment incroyable dans le fait d'avoir ce genre de prise en compte après avoir géré un collectif prospère de longue date tel que la librairie... Enfin, elle a duré assez longtemps, pas vrai?

PP : [rires] Je ne dirais pas qu'il s'agissait d'une réussite sur le plan financier. Même à titre d'organisme sans but lucratif, la librairie avait beaucoup de misère à assurer sa viabilité et sa rentabilité. Enfin, la gauche montréalaise de l'époque était une communauté très divisée et il était dur de travailler dans ce contexte. C'était une tâche très ardue.

AS : Intéressant. Il y avait ces espaces auxquels vous aviez accès qui étaient... Est-ce que vos réunions avaient lieu au Café Commune?

PP : Le groupe... Il y avait un OSBL.

AS : Ce qui veut dire?

PP : Organisme sans but lucratif... Autrement dit, une entité à but non lucratif fondée par les tout premiers membres de la librairie qui avaient acquis le bâtiment où cette dernière se trouvait. La gestion de la propriété et de l'endroit était donc assurée par un collectif permanent en constante évolution – à l'époque, le rez-de-chaussée abritait un espace commercial qui était en location. La librairie se trouvait au premier étage alors que le deuxième étage était souvent mis à la disposition d'organismes communautaires afin qu'elles puissent y tenir des réunions ainsi que des activités. Nos réunions se déroulaient donc à cet étage.

GK : Te souviens-tu du moment où la première réunion a eu lieu? Je n'ai pas besoin d'une date spécifique.

PP : Au printemps 1989.

GK : Quel lien existait-il entre la première réunion et le meurtre de Joe Rose?

PP : Bien, il y a définitivement eu des manifestations dans le Village suite au meurtre de Joe – les gens se rassemblaient afin de se recueillir et de dénoncer l'homophobie, la violence et le manque d'action policière. Je crois que c'est dans le cadre de l'une de ces manifestations que Karen a annoncé qu'il y allait avoir une réunion à l'intention des personnes qui voulaient s'impliquer dans l'activisme anti-sida. Je dirais qu'il s'agissait de la connexion la plus concrète.

GK : Te souviens-tu d'avoir assisté à cette première réunion?

PP : Oh, la première réunion de Réaction SIDA? Oui, bien sûr que j'y étais.

GK : Aimerais-tu nous en parler un peu?

PP : Voyons voir... Il y avait Karen et Karl et moi – nous étions tous membres de la librairie collective de l'époque. Nous avons donc organisé la réunion dans cet espace et plusieurs

membres de notre cercle élargi d'amis et de collègues qui désiraient s'impliquer se sont pointés sur les lieux. Il y a également eu beaucoup de gens qui avaient pris part à la manifestation ou qui... Il y avait des individus que nous ne connaissions définitivement pas et que nous rencontrions pour la première fois – c'était un groupe plutôt hétéroclite. Évidemment, les gens ne s'identifiaient pas tous comme gauchistes et n'avaient pas tous une expérience organisationnelle politique. Windi était également présent à cette réunion – Windi Earthworm – et je crois qu'il a joué un rôle essentiel au niveau de la publicité entourant l'événement. C'est drôle car je me demandais justement comment les gens avaient fait pour nous trouver. Comment avons-nous fait pour nous rassembler? Avait-on fait des affiches? Notre réseau publicitaire était plutôt limité. Comment avons-nous incité les gens à se pointer? J'imagine que c'était à cause de Windi. Il passait beaucoup de temps au centre-ville et parlait à beaucoup de gens différents sur la rue. Certaines personnes présentes que j'ai appris à connaître par la suite n'avaient pas vraiment de connexions avec d'autres individus. Je rajouterais aussi que c'était aussi un peu le cas de Windi. Il n'a jamais été du genre à faire partie de groupes et de militer de cette façon, donc je crois qu'il en a probablement parlé à quelques personnes.

AS : Comment Windi était-il connecté à tout ça? Comment s'est-il impliqué? À travers des amis?

PP : Ouais. Un ami.

GK : Veux-tu nous parler un peu de Windi Earthworm?

PP : Windi était incroyable... Avant même de déménager à Montréal, je me souviens de l'avoir vu performer sur la rue. Je crois que c'était dans une station de métro. Je crois que je visitais la ville lorsque j'avais 15 ans, que j'étais dans le métro et que j'ai vu cette personne aux cheveux longs performer... Je crois qu'il portait une robe... Il n'était pas particulièrement féminin, il ne tentait pas de paraître ainsi et il n'essayait pas de faire ce que beaucoup de personnes qualifieraient de personnification féminine.... Mais il chantait un succès de Nina Hagen en se baladant avec sa guitare au milieu d'un tas de policiers et il se faisait un plaisir de les provoquer. Il leur chuchotait à l'oreille pendant sa performance, il chantait pour eux et il avait un public assez nombreux. Je me souviens d'avoir été très impressionnée par ce souvenir et de l'avoir rencontré quelques années plus tard. C'était un homme bien. C'était un bon gars. Mais comme je disais, le fait d'appartenir à un groupe politique ne l'intéressait pas particulièrement. Il était sa propre personne. Cela étant dit, il abordait n'importe qui dans la rue. D'une certaine façon, il arrivait à rejoindre beaucoup plus de gens que les groupes organisés. Il parlait à toutes sortes de gens et passait beaucoup de temps dans le bas du boulevard Saint-Laurent.

AS : Il s'agissait donc d'efforts organisationnels et de connexions organiques. Ce genre de travail est parfois très central à la formation de groupes et de connexions, mais il est très invisible. C'est difficile de tout retracer et de se souvenir de ces choses car il ne s'agit pas du trésorier d'un groupe ou du facilitateur d'un organisme, mais c'est très important.

PP : Mhmm.

GK : Revenons-en à la réunion où la fondation du groupe a eu lieu.

AS : Combien de personnes étaient présentes?

PP : Une trentaine, je dirais.

AS : Génial!

PP : Ouais, la participation était bonne. Comme je disais, il y avait beaucoup de nouveaux visages et beaucoup de gens que nous rencontrions pour la première fois. C'était génial. L'énergie et l'indignation étaient palpables; comme il y avait beaucoup de gens qui n'avaient jamais opéré dans un cadre collectif ou travaillé avec d'autres individus auparavant, il y a eu quelques défis au niveau organisationnel. [rires] Je me souviens qu'un reporter de la Gazette s'est pointé à la première réunion et qu'on lui a demandé de quitter les lieux.

AS : Comment les gens lui ont-ils demandé de quitter? Est-ce qu'il s'est identifié en tant que reporter?

PP : Il s'est identifié comme tel et nous en avons parlé. Nous lui avons demandé de quitter afin de pouvoir discuter de ce que les gens pensaient de sa présence, puis nous avons réalisé que nous voulions pouvoir être en mesure de nous définir nous-même, d'établir notre propre agenda et de déterminer à quel point nous voulions publiciser la chose. Nous voulions surtout laisser la chance aux gens qui vivaient avec le VIH de parler ouvertement de leur séropositivité sans être obligés de l'annoncer aux médias! [rires] Nous voulions faire en sorte d'avoir un endroit sécuritaire avant de faire face à la surveillance du monde extérieur, même s'il s'agissait d'une première rencontre pour beaucoup d'entre nous. Donc ouais, nous lui avons demandé de quitter. Bon, nous avons éventuellement dialogué avec les médias, mais les choses étaient plus organisées et nous avions plus de contrôle.

AS : Pas lors de la première rencontre d'un nouveau groupe.

PP : Ouais, c'était un peu trop. Il y avait donc un mélange vraiment intéressant de gens. Comme je l'ai déjà dit, il y avait des gens de gauche qui se connaissaient et qui avaient déjà travaillé ensemble. Certains étaient des amis, certains étaient issus des médias alternatives, d'autres étaient des gars du Village... Il y avait aussi des amis de Joe. Je crois que certains individus présents étaient des personnes *queer*, même si ce mot n'était pas encore en vogue. Ils ne s'identifiaient pas fortement au Village, ils étaient plus goth... Ils avaient les cheveux mauves, tu vois. C'était en quelque sorte des punks qui ne se seraient pas identifiés comme *queer* à l'époque, mais qui se feraient probablement qualifier ainsi aujourd'hui. Il y avait des gens qui faisaient du travail du sexe et il y avait des gens séropositifs. Il y avait plusieurs personnes séropositives présentes lors de cette première réunion.

GK : Et quelle sorte de projet Réaction SIDA avait-il en tête? Qu'est-ce que le groupe tentait de faire?

PP : Bien, je crois qu'il y avait deux volets. Je crois que nous voulions pouvoir formuler nos propres réponses à nos propres institutions politiques. Nous voulions transmettre nos demandes au gouvernement du Québec, au ministre de la santé. Nous voulions riposter – nous voulions qu'ils prennent des initiatives, qu'ils reconnaissent que cette crise prenait place et d'y répondre sans jeter le blâme sur une population particulière comme la plupart des médias l'avaient fait. Nous étions aussi conscient du fait que cette conférence arrivait à grands pas et qu'il fallait être en mesure d'agir. Nous devions être en mesure de jouer le rôle de médiateur auprès de tous les militants comptant y participer et de leur faire comprendre le contexte politique au Québec de l'époque afin de pouvoir faire valoir nos points.

AS : Pourrais-tu nous parler un peu de ce contexte?

PP : C'était en 1989, alors le mouvement souverainiste [du Québec] battait vraiment son plein. Cela influençait tout ce qui se passait au Québec – c'était très important et cela venait vraiment définir la façon de se comporter sur le plan politique. Le fait que les réunions soient tenues en français et en anglais était très important – qu'il y ait de la traduction, que les gens comprennent le contexte québécois dans le Canada et le reste de l'Amérique du Nord. Pour en revenir à l'époque de la Révolution tranquille, l'infrastructure était bien différente de bien des façons comparativement au reste du Canada et du reste de l'Amérique du Nord. Pour les personnes de d'autres villes qui venaient à titres de touristes ou d'activistes, ces choses ne sautaient vraiment pas aux yeux.

AS : J'ai vécu ici de 1993 et 1996 et je me souviens d'avoir été choquée devant l'ampleur de tout ce que je comprenais pas. C'est tout à fait vrai que si tu n'habitais pas au Québec pendant cette période, c'était impossible de comprendre ce qui se passait.

GK : Selon ce que tu dis, j'ai l'impression qu'il y a deux choses qui se passent avec Réaction SIDA. Il y a ces actions visant le gouvernement québécois, puis il y a cette conférence qui approche et pour laquelle vous devez vous organiser. Comment Réaction SIDA prenait-il des décisions dans ce contexte? S'agissait-il d'une prise de décision par consensus? Te souviens-tu de comment les décisions étaient prises? Te rappelles-tu de comment le groupe était organisé? Y avait-il des sous-groupes?

PP : Nous tentions de fonctionner en tant que collectif autant que possible. Il y avait absolument des enjeux sur lesquels nous étions en désaccord ou en conflit. Par exemple, certains membres voulaient travailler avec les grands médias ou collaborer avec la police afin de développer des formations de sensibilisation alors que d'autres n'approuvaient vraiment pas de ces tactiques. Mais pour ce qui est de la durée de vie de Réaction SIDA – le groupe n'a pas fait long feu. Il n'a pas duré longtemps. Comme je le disais, tout s'est vraiment concrétisé pendant le déroulement de la conférence et je crois que tout le monde reconnaissait l'importance et l'urgence de la chose – c'était notre priorité. Dans ce contexte, il était évident que les personnes s'investissaient pour plusieurs raisons, qu'elles avaient des aptitudes

différentes, qu'elles désiraient s'investir dans des efforts spécifiques et que leurs façons d'y répondre seraient multiples. Dans la mesure du possible, nous tentions de les accommoder et d'être inclusifs afin de pouvoir formuler une réponse commune.

GK : Te souviens-tu de choses ayant eu lieu pendant la période entre la formation de Réaction SIDA et le début de la conférence?

PP : Il y a absolument eu quelques manifestations avant la conférence. Je sais que nous avons organisé une manifestation devant le centre de détention Parthenais. Je crois qu'il y a aussi eu une manifestation devant l'hôtel de ville. Nous avons fait des demandes au ministre de la santé. Mes souvenirs sont peut-être flous – il faudrait vérifier. Je crois que ce fut un autre moment où il y a eu des divergences d'opinion. Je me rappelle de cette fois – je crois que c'était avec Réaction SIDA – où quelqu'un voulait brûler une effigie du ministre de la santé de l'époque, qui s'avérait être une femme. Les femmes du groupe ont dit « allez, tu ne peux pas brûler l'effigie d'une femme. Ce n'est vraiment pas correct. » Je me souviens que ça a été un sujet de débat. [rires]

AS : Pourquoi avez-vous manifesté devant le centre de détention?

PP : Parce que les détenus courraient beaucoup de risques, qu'ils n'obtenaient pas de soins de santé et qu'ils n'avaient pas accès aux condoms, tu vois? Non seulement ils n'obtenaient pas de soins de santé, mais ils n'avaient pas accès aux renseignements nécessaires afin de prendre soin d'eux. Il n'avaient pas accès au matériel de prévention qui pourrait les empêcher de devenir séropositif, alors leur situation était vraiment grave.

GK : Te souviens-tu pourquoi vous avez manifesté devant l'hôtel de ville?

PP : Je crois que c'était lors du passage de la ministre de la santé, mais je n'en suis pas certaine.

AS : Nous pouvons vérifier ces renseignements factuels à partir de documents, mais le sentiment qui régnait et ce qui se passait à cette époque est une autre paire de manches.

PP : Oh, je me souviens d'un truc. Je crois que c'était directement après la conférence. À l'époque, il y avait cette émission télévisée à Radio-Canada animée par Dennis Trudeau. Elle prenait la forme d'une assemblée publique – ils ont fait un épisode sur le sida et nous y avons pris part. J'y étais avec Gordon, un autre membre de Réaction SIDA. Nous représentions le groupe et Sven Robinson y était aussi – voilà ce qui en était des personnes militantes qui allaient prendre la parole. Il y avait tout plein de gens – des professionnels – qui avaient des idées très conservatrices concernant l'allocation des ressources et la façon dont les choses devaient être faites. Même pour l'époque, c'était incroyable de constater à quel point les campagnes de peur et l'ignorance dominaient le paysage.

AS : Mais Réaction SIDA était suffisamment reconnu pour que Radio-Canada dise : « Est-ce que quelqu'un de votre groupe aimerait participer à cette émission? »

PP : Ouais. Enfin, surtout pendant la conférence – cet événement a fait le tour de la planète. Et nous étions le seul groupe activiste anti-sida à l'époque.

AS : Le fait que vous avez mis ce groupe sur pied est incroyable.

PP : C'était vraiment incroyable. Nous n'étions pas nombreux. Nous étions vraiment jeunes et nous n'avions pas beaucoup d'expérience militante.

AS : S'agissait-il surtout de personnes en bas de la vingtaine comme toi?

PP : Nous étions tous âgés de moins de 20 ans et nous étions une majorité de punks anarchistes. Le fait de coordonner tout les gens en provenance de New York, de Toronto et de la Nouvelle-Zélande... Enfin, la plupart de ces groupes, étaient plus sophistiqués que nous, mieux organisés que nous et existaient depuis plus longtemps. Le fait que nous avons réussi à mettre tout cela en branle et à accomplir autant de choses relève vraiment du miracle.

GK : O.K., passons donc à la conférence. Te souviens-tu de la liaison effectuée avec AIDS ACTION NOW! et ACT UP New York? Il y avait évidemment d'autres militants, mais il s'agissait des groupes les plus importants.

PP : Ces groupes avaient absolument le plus grand nombre de délégués. Nous avons été en contact avec des membres des deux groupes et nous avons établi une sorte de quartier général – nous avons une ligne téléphonique générale et une ligne afin de communiquer entre nous. Notre priorité était de loger les gens, de voir à ce qu'ils aient un endroit où rester, de faire en sorte qu'ils puissent naviguer la ville, de nous assurer qu'ils aient une idée de comment se comporter à Montréal... Nous avons commencé à avoir des rencontres tous les matins et tous les jours après leur arrivée – des réunions stratégiques hebdomadaires pendant la durée de la conférence. Qui allait être présent, qui allait pouvoir accéder à tel conférencier et qui allait être en mesure de perturber l'événement en cours. Il y avait donc des individus à l'intérieur de la conférence, des gens qui manifestaient à l'extérieur, des personnes qui tentaient de discuter et d'établir des liens avec des conférenciers et d'autres qui s'occupaient des communiqués de presse. À tous les soirs, nous nous retrouvions afin de dresser un compte rendu. Le lendemain, nous nous rencontrions en avant-midi afin d'établir un agenda. Tout se passait donc vraiment vite.

AS : Cela semble très intense.

PP : C'était une période très intense.

GK : Te souviens-tu du fonctionnement de l'espace militant sur Parc?

PP : Cet endroit faisait partie d'une coopérative établie à Montréal depuis les années 1970 – il a toujours eu cette vocation d'espace communautaire dynamique. Beaucoup de groupes l'on utilisé au fil des ans. Je ne me souviens pas de la personne contact à travers laquelle nous avons été en mesure d'y accéder, mais les gens en charge étaient heureux de nous l'offrir pour la durée de la conférence.

GK : C'était vraiment un espace bien. Passons donc à la conférence en tant que tel. Beaucoup de choses ont eu lieu, mais ce qui s'est passé lors de la séance d'ouverture est particulièrement important. Te souviens-tu de cette journée? C'était plutôt amusant!

PP : Oui! Je me souviens d'avoir été très impressionnée par le degré de sophistication des militants d'ACT UP et d'AIDS ACTION NOW! Particulièrement par le fait qu'en l'espace de quelques heures, les gens avaient été en mesure d'obtenir des faux laissez-passer de presse photocopiés et plastifiés pour tout le monde. À moins d'être des délégués, les gens étaient complètement tenus à l'écart de cette conférence médicale – le laissez-passer coûtait environ 500 \$. C'était un événement très exclusif.

AS : 500 \$ en argent de 1989.

PP : Nous étions exclus. Les gens directement concernées par la conférence étaient expressément exclus de l'événement. Ce fut donc incroyable de voir les gens y accéder grâce à leurs efforts. C'était excitant. C'était vraiment amusant de pouvoir s'y pointer et de perturber les choses – le fait de voir le discours inaugural être interrompu par des militants qui demandaient leur place à la table et de faire entendre leurs voix était fantastique. C'était génial. C'était un moment très excitant.

GK : Ouais, c'était assez amusant.

AS : Dans certaines des vidéos – nous avons parlé à John Greyson – il y avait ces affiches de Toronto qui disaient « Le monde est malade »... Pourrais-tu nous parler de ce que c'était d'être présente lors de ces événements? Il y a eu une manifestation à l'extérieur et vous êtes tous passés en dedans après.

PP : Mhmm.

AS : Pourrais-tu nous parler du déroulement de cette journée?

GK : Et AIDS ACTION NOW! croyait que les actions planifiées se limitaient à la manifestation extérieure.

AS : Et du côté de Réaction SIDA?

PP : Enfin, tout était possible, pas vrai? Personne ne savait ce qui allait se passer. Le fait que nous avons infiltré l'endroit en tenant nos bannières et que nous nous sommes appropriés la scène... Enfin, je crois que les organisateurs de la conférence ne s'attendaient pas du tout à

ça. Les mesures de sécurité étaient minimales. Je ne sais même pas si beaucoup d'entre eux réalisaient à quel point ils avaient exclu des personnes qui se sentaient concernées par ces enjeux. Comme je le disais, il s'agissait d'une conférence internationale. Il y avait des gens en provenance de pays relativement petits qui se rendaient à Montréal pour la première fois afin de parler de comment les choses se passaient dans leurs communautés. Ils n'avaient pas nécessairement de liens avec la scène militante de l'Amérique du Nord. Beaucoup d'entre eux étaient issus de milieux purement médicaux et n'étaient pas politiquement impliqués – je crois qu'ils étaient simplement très surpris et intéressés. Beaucoup d'entre eux étaient intéressés. Je crois que cela a vraiment influencé le discours qui prenait place à la conférence – j'espère que cela a aussi eu un impact sur la façon de fonctionner des gens en matière de recherche, de prise de décision et d'éducation.

AS : Es-tu montée sur la scène?

PP : J'étais en bas de la scène – je ne suis pas montée dessus.

AS : Comment était-ce?

PP : C'était vraiment excitant – j'avais l'impression d'être aux Nations Unies ou un truc du genre. [rires] Je suis persuadée que nous n'avions pas l'air d'être dans notre élément dans une conférence médicale mondiale. Nous nous distinguons vraiment de la masse. Je suis certaine que nous avons tous des chevelures éclatées, des vêtements déchirés et des bottes de combat aux pieds. [rires] Ouais. Mais c'était génial. Par la suite, je crois que tout le monde se disait : « Wow! Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'allons-nous faire ensuite? ». Comme je le disais, c'était vraiment au jour le jour. Que pouvons-nous accomplir? Que pouvons-nous faire? Les gens formaient des liens et plusieurs voix émergeaient – la présence de la Nouvelle-Zélande se faisait vraiment ressentir. Je ne sais pas si tu as rencontré ces gens. Ils travaillaient *beaucoup* sur les enjeux entourant le travail du sexe et les échanges de seringues. Ils avaient des échanges de seringues fonctionnels en place. Nous pensions tous : « Wow, vous êtes à des années lumières de tout ce qui se passe en Amérique du Nord. » Personne ne faisait ce genre de travail – surtout pas avec des subventions gouvernementales. Il n'y avait même pas de cadre de réduction des méfaits en place. C'était vraiment inspirant de réaliser l'étendue de ce qui était possible et de voir ce que les gens faisaient ailleurs – de constater à quel point la voix des femmes de l'industrie du sexe était puissante et chamboulait les choses. Enfin, même si beaucoup de travailleuses du sexe se faisaient démoniser, cela ne les empêchait pas de mettre l'accent sur l'éducation sexuelle et d'établir un agenda. Elles faisaient vraiment partie de la solution. C'était vraiment bien que ces voix se fassent entendre et que les gens se rencontrent.

GK : Te souviens-tu des autres activités militantes qui se sont déroulées au cours de la semaine?

PP : Je sais que nous avons eu une grosse collecte de fonds aux Foufounes [Électriques], un bar punk de la rue Sainte-Catherine assez près du Palais des Congrès. Il existe toujours.

AS : C'était une collecte de fonds pour Réaction SIDA?

PP : Oui.

AS : C'était une danse?

PP : Non. Il y avait deux espaces séparés. Il y avait une sorte de salle de concert où il y a eu des spectacles et des performances de plusieurs individus – quelques membres de Réaction SIDA ont performé sur la scène. Peut-être que Windi y était? Je l'ignore. Les gens ont absolument donné des discours et parlé un peu du groupe – de qui nous étions et de nos objectifs. Il y avait aussi un bar plus tranquille – je crois que nous avons diffusé des vidéos de sécurisexe que les gens avaient apporté. ACT UP avait définitivement apporté des vidéos. Je crois qu'il y avait un truc de Bruce LaBruce. Elles étaient sexys, excitants et éducationnels... [rires] Mais elles étaient amusantes. C'était aussi un moment où les gens pouvaient socialiser après plusieurs journées d'action vraiment intenses.

AS : Est-ce que les FOUFOUNES était un milieu *queer* à l'époque?

PP : FOUFOUNES a toujours été un lieu marginal. C'était le bar punk alternatif de la ville et ils étaient très ouverts. L'administration était assez cool. Je crois que nous avons aussi eu une collecte de fonds à Concordia au 7^e étage de l'édifice Hall. Tracy. Te souviens-tu de Tracy de Toronto? Son groupe s'appelait Mourning Sickness.

GK : Tracy TF. Ouais.

PP : Elle faisait partie des personnes qui ont fait des performances solos. C'était plutôt spontané. Je crois qu'elle avait une *boombox* et un micro. Il y avait peut-être 50 personnes sur place et je crois que j'animais.

GK : Te souviens-tu de d'autres événements ayant eu lieu pendant cette semaine? Je sais que la stratégie était de dédier chaque journée à une cause particulière – il y a eu une journée axée sur le dépistage. Des porte-paroles d'AIDS ACTION NOW!, d'ACT UP New York et de Réaction SIDA étaient présents à la plupart des événements. Je sais qu'Eric Smith a pris la parole pendant la journée dédiée au dépistage anonyme, puis je crois qu'il y a eu une journée axée sur le travail du sexe... Il y a eu la journée dédiée au « Manifeste de Montréal » – la journée internationale – et je crois qu'il y a eu une action axée sur le Québec le vendredi. Est-ce que cela te dit quelque chose?

PP : Je me souviens que la plupart des travailleurs du sexe venus pour la conférence restaient chez moi et je me rappelle que... Je crois que la conférence offrait des buffets luxueux et des occasions de réseautage – je pense qu'ils se sont pointés à l'un de ces événements afin de pouvoir accéder au buffet gratuit. [rires]

AS : Cela semble prometteur.

PP : Je ne me souviens plus de ce que nous avons fait pour la journée dédiée au Québec. Ma mémoire me manque, mais il y avait quelque chose de nouveau à chaque jour. Nous devons aussi tenter de dialoguer avec les médias et de voir ce qu'ils décidaient de diffuser. Chaque matin, nous ramassions tous les journaux et les communiqués afin de les faire circuler. Je crois que vous avez beaucoup d'articles de cette époque.

GK : Nous en avons quelques-uns. Nous devons en trouver plus. Te souviens-tu que les événements de Tian'anmen se déroulaient de façon simultanée?

PP : Oh, absolument! Je me souviens que nous étions à McGill – je crois que c'était dans un auditorium. Nous avons accès au.... je crois que c'était l'édifice Stephen Leacock? Je me souviens que nous étions dans l'auditorium et que quelqu'un a fait une annonce peu de temps après les événements. C'était désastreux. C'était horrible et désastreux. Beaucoup de choses se passaient dans le monde. L'ampleur de la résistance radicale qui prenait place était si importante qu'il était important de se voir dans toutes ces choses. C'était vraiment désastreux. Mais bon, je crois que nous avons vraiment ce sentiment que... Cette façon dont les médias qualifiaient le sida de « peste gaie » à l'époque – tout comme le manque d'action face à l'épidémie – me paraissait très délibérée. J'avais l'impression que ce fléau horrible qui s'abattait sur les gens que nous aimions faisait partie d'un horrible agenda conservateur. C'était les pédés, les putes, les junkies, les prisonniers et les personnes racisées qui se faisaient décimer, pas vrai? Je crois que les circonstances ont fait en sorte que nous nous sommes rapprochés plus que jamais car il ne s'agissait absolument pas d'un agenda scientifique. Cela ne ressemblait pas aux réponses scientifiques et médicales semblables à celle du SRAS ou des autres gripes pandémiques – il n'y a pas eu de panique et les gens n'étaient pas pressés d'adresser la chose. L'inaction était totale et cela me semblait très intentionnel. J'avais l'impression que nous étions les seules personnes qui comptaient riposter et que nous allions devoir concevoir nos propres systèmes afin de se tenir informé, de se protéger et de prendre soin les uns des autres – cette réponse n'allait absolument pas venir du gouvernement. C'était une période très inquiétante, tu vois? Les gens mourraient. Les gens tombaient comme des mouches. Il y a aussi eu des instants de clarté et des moments merveilleux à travers toute cette douleur et cette peur.

GK : Te souviens-tu de d'autre chose à propos des activités militantes qui ont eu lieu pendant la conférence?

PP : C'était vraiment très chaotique. Nous avons absolument dû adresser certaines tensions entre les personnes venues pour la conférence. Nous avons absolument l'impression d'être un peu submergés. Nous sentions que...

AS : Ouais, j'imagine que la conférence a rassemblé des personnalités assez fortes.

PP : ...et beaucoup de gars qui parlaient fort, qui avaient l'habitude de se faire entendre et qui avaient une grande facilité d'accès. Par moments, nous sentions qu'ils prenaient toute la place et que nous perdions l'agenda de vue. Nous avons l'impression d'oublier qui était en charge. Nous voulions catégoriquement demeurer un groupe de gens qui tentaient de travailler

ensemble et de se respecter les uns les autres. Même si notre fonctionnement en tant que collectif laissait parfois à désirer, nous avions absolument ce but en tête. Nous avons donc dû avoir des discussions à ce sujet. Mais en y repensant, même si ces circonstances étaient frustrantes, je peux aussi voir ce désir ardent d'avoir des résultats plus immédiats et comprendre d'où il venait.

Le groupe n'a pas existé longtemps après la conférence. Je crois que ce fut un catalyseur incroyable pour tout le monde. Les gens ont poursuivi des intérêts spécifiques par la suite. Certaines personnes voulaient se consacrer à la recherche et à la science. Certains individus voulaient faire de la sensibilisation et de l'éducation alors que d'autres se sentaient interpellés par la distribution de condom et les échanges de seringues. D'autres étaient concernés par les politiques gouvernementales et les réformes. Toutes ces choses ont entraîné les gens dans des directions différentes en termes de participation quotidienne. Il y a aussi eu des gens qui se sont joints aux rangs d'ACT UP et qui ont adopté ce modèle afin d'établir leur propre chapitre – je crois que cela s'est avéré efficace. C'était utile. Mais il s'agissait d'un moment charnière de l'histoire et je crois qu'il a entraîné beaucoup de répercussions au fil du temps. Je crois qu'il a eu un impact important et je crois qu'il a beaucoup influencé la communauté montréalaise. Je crois que nous n'avons pas réalisé la portée de cet impact à l'époque et je pense que les retombées n'ont pas été immédiatement apparentes. Cependant, je crois que c'était l'une des premières fois où les gais et les lesbiennes travaillaient ensemble. Par le passé, le fossé entre ces deux communautés était plutôt prononcé. Les femmes n'étaient pas vraiment les bienvenues dans les bars gais de Montréal et les hommes ne pouvaient pas se pointer aux bars pour femmes, soit le Bilitis et le Labyrinth. Les deux groupes ne collaboraient pas vraiment sur des efforts politiques. Il y a définitivement eu des soirées organisées par Réaction SIDA à l'extérieur des bars qui étaient beaucoup plus inclusives et qui absolument, à mon avis, jeté les bases de la communauté *queer* d'aujourd'hui. Il s'agissait absolument du même groupe derrière les soirées qui furent éventuellement baptisées *Sex Garage*. Qu'il s'agisse de l'agression ressentie par la communauté ou des ripostes organisées suite à ces événements, les descentes qui eurent lieu lors d'une de ces soirées marquèrent un autre point tournant dans l'histoire de Montréal. Mais ouais, je crois que les soirées *Fuzz Box* et *Sex Garage* étaient organisées par Chris [Martin], Nicolas et John. Par la suite, le loft ayant abrité les soirées *Sex Garage* hébergea les *Meow Mixes* pendant les années 1990. Il s'agissait de la première soirée *queer* mixte de la ville et elle était géniale. C'était une époque merveilleuse, mais ces événements n'avaient pas lieu dans des bars. Il n'y avait pas d'endroit pour accueillir ce genre de soirées. Tout devait être *underground*. Alors ouais, je crois que oui. C'était un an après la conférence, tu vois. Je ne peux évidemment pas dire qu'il s'agissait d'une relation de cause à effet, mais je crois que cela a eu un gros impact.

AS : Réaction SIDA fut-il officiellement dissout ou s'est-il simplement effrité au fil du temps?

PP : Je crois que le groupe s'est dissout. Enfin, je sais que j'ai quitté la ville quelques semaines après la conférence et que j'ai passé mon été à San Francisco. Un rassemblement anarchiste avait lieu. Je fut donc partie pendant deux mois. C'était génial d'être à San Francisco et de voir ce que les Radical Fairies faisaient non pas seulement en termes

d'éducation et de sensibilisation, mais d'activisme vraiment original. C'était vraiment amusant et inspirant. C'était aussi vraiment génial de commencer à voir des alternatives aux démonstrations pacifiques et à l'action directe. Enfin, je crois qu'il s'agissait des deux seuls modèles existants pour bien des gens. Ils étaient tous deux problématiques pour des raisons très différentes en termes de réalisation des objectifs et de viabilité, mais de voir ce que les Fairies et ACT UP faisaient... C'était un type d'activisme totalement différent qui incorporait beaucoup plus de subversion et d'originalité. C'était aussi très amusant. Ouais, c'était très inspirant. C'était vraiment génial de passer de ce contexte et d'intégrer une communauté beaucoup plus politisée. Il y avait aussi beaucoup d'actions en lien au logement qui prenaient place à Berkeley à cette époque. Mais bon, ils jouèrent un rôle important lors de la conférence et c'était aussi bien d'établir ce genre de lien.

J'ai donc quitté la ville. Sally quitta la ville. Karl déménagea... Ces gens qui formaient le noyau dur du groupe. Karen était toujours là. Par la suite, je crois que certains membres se sont dispersés et que de nouveaux individus se sont joints au groupe. Je crois qu'Eric s'impliquait encore régulièrement. Le groupe fut éventuellement absorbé par le chapitre montréalais d'ACT UP. Il y avait aussi une importante connexion torontoise. Connaissais-tu Kalpesh?

GK : Oui.

AS : Ouais. Il aurait donc déménagé à Toronto peu de temps après la conférence.

GK : Il a effectivement quitté pour Toronto.

PP : C'était un gars bien.

AS : Est-ce que Kalpesh était impliqué au sein de Réaction SIDA?

PP : Mhmm.

GK : J'ignorais ce fait.

AS : Veux-tu nous en dire un peu à son sujet? Nous tentons de garder une trace des gens qui ne sont plus parmi nous.

PP : C'était vraiment un homme bien. Il était vraiment incroyable. C'était un bon ami. Il ne s'est pas pointé aux premières réunions, mais je crois que j'ai plus appris à le connaître pendant la conférence. Il travaillait sans relâche. En dépit du nombre incroyable d'obstacles auxquels il a fait face, il était toujours dévoué et optimiste. Il était séropositif. Il travaillait dans un laboratoire de McGill et il a rencontré énormément d'opposition. Personne ne prenait son travail au sérieux et il ne décrochait pas de subventions. Même dans ces circonstances, il était acharné et optimiste et c'était toujours agréable de le côtoyer. Il était une véritable inspiration.

GK : À ton retour de San Francisco, Réaction SIDA existait-il toujours?

PP : Je crois qu'il y a eu quelques réunions par la suite, mais le groupe existait plus ou moins. Enfin, je sais qu'il y a eu ce conseil municipal après les événements. Je ne suis pas certaine des dates, mais je pourrais demander à Eric. Il s'en rappellerait. J'ai l'impression que c'était plus en automne. Le groupe existait encore car nous y avons envoyé des délégués, mais je ne crois pas qu'il fit long feu après la conférence. Comme je l'expliquais, je crois que les gens ont trouvé des façons plus concrètes et pratiques de s'impliquer.

AS : De s'impliquer de façons qui les interpellaient personnellement.

GK : Étais-tu impliquée avec ACT UP Montréal lors de sa création?

PP : Non. Je connaissais beaucoup de membres, donc j'étais au courant de ce qui se passait. Je crois que j'ai continué d'aller manifester, mais je n'étais pas membre du groupe.

AS : Quelle voie a pris ton militantisme? Vers quoi t'es-tu tournée suite à ton retour?

PP : Je me suis vraiment impliquée du côté de la crise d'Oka au cours de l'année suivante.

AS : O.K.

PP : À défaut d'être un groupe cohésif avec une vision et des idées claires, nos politiques de l'époque... Nous étions très à l'affût de ce qui se passait au sein de nos communautés. La crise d'Oka a tout chamboulé – c'est devenu prioritaire pour nous. Nous avons donc mené plusieurs actions au fil des mois à venir à Kanasatake, à Oka, à Kahnawake et en ville. Je m'impliquais toujours auprès de la librairie et nous correspondions de façon continue avec les prisonniers politiques. Je faisais aussi de la radio communautaire... Quoi d'autre? Voilà 25 ans que tout cela c'est passé! [rires]

AS : Le fait que tu te souviens de toutes ces choses est incroyable.

PP : J'aimerais que mes souvenirs soient plus clairs. C'était il y a longtemps.

GK : Je me demandais si tu pouvais élaborer quant à la crise d'Oka et à l'implication des membres de Réaction SIDA ou des communautés *queer* impliquées dans la lutte anti-sida?

PP : Non.

GK : Non?

PP : Je crois que trois d'entre nous – enfin, quatre d'entre nous – étions impliqués dans les deux groupes. Nous étions très proches et notre vision politique était la même, mais je n'irai pas jusqu'à dire qu'il y avait un lien entre les deux groupes dans l'ensemble.

AS : Mais vous partagiez un idéal anti-colonialiste...

PP : Enfin, le simple fait d'avoir été impliquée avec les médias étudiants à l'époque.... J'ai rencontré Eric au *Daily*. Nous y travaillions avant Réaction SIDA et nous avons fait de la radio communautaire ensemble par la suite. C'était... Je me souviens que je craignais que cela devienne un autre Massacre de Wounded Knee, pas vrai? L'opinion générale était que le fait de maintenir une présence, de faire en sorte que les personnes concernées sachent que ces actes ne passaient pas inaperçus et de leur faire savoir que les gens en parleraient était important. Des gens agissaient à titre d'observateurs. Nous avons l'impression que les choses risquaient de déraiper à tout moment. C'était très tendu. C'était très pénible. Nous avons carrément campé là-bas pendant des semaines afin d'éviter qu'un simple tir de fusil déclenche une catastrophe monumentale. Je dirais qu'il n'y avait pas de lien direct entre ces deux groupes – quelques-uns d'entre nous se sont simplement impliqués dans les deux causes.

GK : C'est génial. Étais-tu impliquée dans les actions suivant Sex Garage qui se déroulaient parallèlement à la crise d'Oka?

PP : Enfin, je me rappelle de cette période. Il y avait absolument beaucoup de gens de la communauté qui y étaient. Je n'étais pas à la soirée *Sex Garage* lorsque la descente a eu lieu. J'avais fréquenté les soirées *Fuzz Box* au préalable, mais j'étais trop impliquée du côté d'Oka. J'ai carrément couché dans un ravin entouré d'agents de la SQ [Sûreté du Québec] pendant plusieurs semaines. Je n'étais pas vraiment en ville pendant cette période.

GK : As-tu continué de t'impliquer dans la lutte anti-sida par la suite?

PP : Laisse moi y réfléchir. Je dois me rappeler de la chronologie des événements. Il y avait absolument des publications qui traitaient de ces enjeux, dont BOA....

GK : BOA?

PP : *Bevy Of Anarchist-feminists*.

GK : Je vois.

PP : J'étais proche de Karen. Elle a continué d'écrire à propos des femmes, de l'activisme sida et du...

AS : Du travail du sexe...

PP : Nous étions impliqués... Je me rappelle quand Susie Bright est venue à Montréal. Ce fut un point tournant dans le discours féministe – tout est devenu beaucoup plus inclusif par la suite.

AS : Et beaucoup de ces choses découlaient de l'activisme anti-sida et de cette approche sexuelle positive.

PP : Et du livre de Cindy Patton, mais je ne me rappelle pas d'avoir fait partie d'un groupe officiel. Je ne sais pas si nous avons... Nous étions essentiellement un groupe d'amis et nous

parlions de ces enjeux en prenant un café ou en brunchant. Cela faisait absolument partie de notre discours et de nos intérêts. Nous organisions des choses, mais je ne crois pas que nous étions un groupe formel... Peut-être que cela va me revenir. Je te tiendrai au courant.

AS : L'entretien tire à sa fin et nous posons toujours ces deux questions. Pour commencer, nous tentons d'honorer la mémoire des gens qui ont contribué ces efforts et qui ne sont plus avec nous. Nous avons un peu parlé de Kalpesh. Y a-t-il d'autres individus dont tu te souviens ou d'autres noms que tu aimerais mentionner?

PP : C'est drôle car j'ai passé mes souvenirs en revue quand vous m'avez contacté... Enfin, je crois que vous possédez la plupart de mes documents datant de cette époque. J'avais envoyé le tout à Vivienne.

GK : Oui. Voilà donc d'où ils venaient. O.K., c'est parfait.

PP : Oui. Je les ai vus. Quelqu'un les a mis en ligne et j'ai réalisé que c'était mon écriture dans les marges. Ces documents étaient tous à moi, mais j'ai encore... Pour tout dire, j'avais demandé à Vivienne de me donner une copie de la liste de membre que nous avons dressée lors de la première réunion car je savais qu'elle l'avait en sa possession. C'était le cas. J'y ai jeté un coup d'œil et plusieurs noms appartenaient effectivement à des gens qui ne sont plus avec nous. L'un des gars présents lors de la première réunion était Ian Stevens. Il faisait partie d'un groupe montréalais nommé *Disappointed a Few People*. C'était un groupe underground et il était leur chanteur. Il faisait beaucoup de *spoken word* et de poésie. Il a dévoilé sa séropositivité lors d'une réunion et il n'est plus avec nous. J'ai perdu plusieurs autres personnes sur la liste de vue – je ne sais pas où elles sont et je ne suis pas en mesure de les rejoindre. Mais Windi... nous avons évidemment perdu Windi. C'était un humain tout à fait magique et le fait qu'il ne soit plus parmi nous est très triste. Puis il y avait Kalpesh – nous étions très proche. Il y avait aussi des personnes qui ne faisaient pas vraiment partie des milieux activistes montréalais, comme Colleen McIntyre. Elle est décédée. Elle était musicienne et elle était une femme géniale. Beaucoup d'autre individus sont décédés, mais voilà ceux qui m'ont le plus touché.

GK : Nous avons donc deux questions pour conclure. Pendant que nous discutons et que tu te remémorais cette époque, as-tu pensé à quelque chose que tu n'as pas eu l'occasion de partager avec nous? Voilà ta chance.

AS : Tu auras une autre chance en révisant la transcription. [rires]

PP : Cet entretien fut intéressant car je n'avais pas pensé à ces événements depuis longtemps. C'est intéressant d'y revenir... Comme je disais, nous étions très jeunes et je crois que nous vivions dans l'instant et que nous répondions à ce qui se passait autour de nous. J'ai l'impression que des choses épouvantables qui nécessitaient une réponse arrivaient continuellement. Nous tentions donc de nous organiser afin de pouvoir répondre à ces terribles événements. À l'époque, je ne crois pas que j'étais en mesure de réfléchir à cette période ou de la situer dans un contexte élargi. C'est intéressant d'y repenser avec tant de recul... cela remonte à tellement loin. Mais bon, je crois que c'est inspirant de penser au fait

que ce petit groupe disparate d'amis s'est formé pendant cette période. Je crois qu'il a apporté des changements profonds dans la vie des gens. J'en suis convaincue. Je crois que toutes les choses prennent forme ainsi. Je pense que cela se passe ainsi. Une poignée d'individus dévoués et passionnés se rassemblent et, même s'ils ne le réalisent pas sur le coup, ils peuvent vraiment faire bouger les choses.

En y repensant, je rajouterais que le fait que ces enjeux influençaient toutes les facettes de notre vie me trouble beaucoup. Les gens avec qui nous couchions et comment nous baisions avec les personnes que nous aimions. Les façons dont nous avons dû nous éduquer. Cela faisait partie de notre réalité. Nous devons vraiment intégrer ces choses à notre quotidien. Cela faisait partie de nos stratégies de survie et j'ai l'impression que ces conversations sont entièrement absentes aujourd'hui. Les gens dans la vingtaine ne parlent pas de sécurisexe. Cela ne fait même pas partie de leur réalité. D'une certaine façon, cela relève de l'histoire ancienne pour eux – cela n'est plus pertinent et cela n'est pas un sujet d'actualité. Beaucoup de gens très politisés et très au courant de l'actualité fréquentent cet endroit et travaillent ici. J'ai de nombreux employés *queer* et politisés et ce sujet n'est jamais abordé. C'est comme s'il s'agissait d'une autre génération, d'un passé vraiment lointain... Je suis convaincue que la peur joue un rôle important. C'est très dur d'avoir peur d'une partie si importante de ta vie. Enfin, cela n'existe pas.

GK : Mais c'est aussi partiellement en raison de cette conscience que nous avons créée pendant cette période qui dictait que le sécurisexe et les pratiques plus sûres étaient une responsabilité communautaire collective. Ces jours-ci, c'est maintenant l'unique responsabilité de la personne séropositive, pas vrai? Cela touche aux enjeux liés à la criminalisation. Je crois qu'ils ont carrément défait ce que nous pensions avoir accompli. Les gens ne se souviennent pas de ces choses. Ils ne se rappellent pas que le sécurisexe et les pratiques plus sûres étaient des choses collectives. Il ne s'agissait pas pour un individu de consulter une liste et de décider : « Je suis prêt à faire ceci, mais pas cela. » C'était quelque chose de beaucoup plus social, collectif et politique.

PP : C'est devenu une composante de l'éducation sexuelle. Cela fut intégré au discours, à la façon dont nous parlions à nos amis et à la manière dont nous prenions soin d'eux. Cela valait aussi pour notre façon de prendre soin des gens qui n'étaient pas politisés et de ceux qui étaient principalement des fêtards. « Il faut qu'on se parle! Tu dois être plus prudent. » Je me rappelle de l'impact de ces circonstances sur toutes les facettes de ma vie et d'avoir pensé qu'il s'agissait simplement de notre nouvelle réalité. Nous devons tous vivre ainsi. Maintenant, vingt ans plus tard...

AS : Et que dire de ce discours de : « Bien, les gens tentent simplement de rester en vie jusqu'à ce qu'une avancée médicale règle la situation. » Toutes ces choses vraiment rétrogrades et punitives qui ont lieu à l'heure actuelle – le fait de surveiller la charge virale des gens et de pouvoir les accuser au criminel s'ils ne prennent pas leurs médicaments... Même l'arrivée de la PrEP [prophylaxie pré-exposition] en tant que traitement que les gens devraient suivre s'ils ont des rapports sexuels dans une optique de responsabilité personnelle – cette individualisation du modèle médical en tant que solution. Que la solution à cette crise sera médicale ou scientifique. Enfin,

c'est évidemment le cas. Certains individus qui sont toujours en vie ne le seraient pas autrement et ce changement se fait vraiment sentir en 1996, mais la responsabilité – plutôt que d'être reléguée à la communauté et à cette pratique de rendre le sécurisexe érotique – est transférée aux individus et à leurs pratiques. Ouais, on se demande bien ce qui va se passer.

PP : Ouais, j'espère vraiment que cet aspect ne tombera pas dans l'oubli.

GK : Ce n'est pas l'aspect central de ce que nous tentons de documenter, mais je crois que nous avons été en mesure d'en recueillir certaines composantes.

PP : Merci d'avoir pris le temps de documenter ces choses. C'est bon de savoir que de nombreux aspects de cette situation ne tomberont pas dans l'oubli.

[FIN DE LA TRANSCRIPTION]